

NATHALIE H. DE SAINT PHALLE

HÔTELS

LITTÉRAIRES

VOYAGE AUTOUR DE LA TERRE

DENOËL

Extrait de la publication



Photographies de couverture :

Photos prises en février 2005 sur le toit du 222 Bowery à New York, « Bunker » de William Burroughs et « Giorno Poetry System », très exactement en direction de l'ex-World Trade Center. Les drapeaux de prières bouddhistes aux paroles emportées par le vent ont été accrochés par John Giorno.

Hôtels littéraires

DU MÊME AUTEUR

Jane Fillion ou La belle d'un seigneur, Robert Laffont, 1988

*Voyage balkanique, Dalmatie et Bosnie-Herzégovine en 1929
et maintenant*, 1994

Un Libro per una biblioteca, Viaggio balcanico, 1995
(sous la direction de l'auteur)

Nathalie H. de Saint Phalle

Hôtels littéraires

Voyage autour de la terre

DENOËL

L'auteur rend hommage à William Burroughs, Julien Green, Aubelin Jolicœur, Ernst Jünger et Jean Tardieu, pour avoir eu l'amabilité de répondre à ses questions. Il remercie également Albert Cossery, ainsi que John Giorno qui non seulement a répondu par deux textes, mais a accepté que la couverture de cette édition soit faite sous la forme typographique de ses *Print Poems*.

Denoël remercie les éditeurs suivants pour les textes cités ci-dessous dont ils ont le copyright. Nous nous excusons auprès des éditeurs que nous aurions oubliés.

Albin Michel, pour *L'Anthologie de l'amour sublime* de Benjamin Péret (texte de Heinrich von Kleist); Galeries Magazine, pour le texte de Nathalie de Saint Phalle, concernant le Monte Verità à Ascona; Belfond, pour *Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen* de Stefan Zweig; Christian Bourgois, pour *Demande à la poussière* de John Fante; Gallimard, pour *D'un château l'autre* de Louis-Ferdinand Céline; *Correspondance à trois* de Rilke/Tsvétaïeva; *Autobiographie de A. Toklas* de Gertrude Stein; *Œuvres complètes*, t. III, d'Antonin Artaud; *Lettres à ses amis*, t. I, de René Daumal; *Lettres à Felice* de Franz Kafka; *A.O. Barnabooth, son journal intime* de Valéry Larbaud; *Lolita* de Vladimir Nabokov; *Ulysse* de James Joyce; Harper's Bazaar, pour un texte de John Steinbeck; Lachenal et Ritter, pour *Mémoires de l'oubli* de Philippe Soupault; Le Promeneur, pour *Pages arrachées à un journal de route* de Valéry Larbaud; Le Seuil, pour *L'Homme sans qualités* de Robert Musil; Minuit, pour *Double vie* de Gottfried Benn; Seghers, pour *Le Jour à Udaipur* d'Octavio Paz; Stock, pour le *Journal* d'Anaïs Nin; le *Journal* de Virginia Woolf; UGE 10/18, pour *L'Écharde* de Adam Mars-Jones.

Une première édition de cet ouvrage est parue
aux éditions Quai Voltaire en 1991

La présente édition a été revue, corrigée et augmentée

© Nathalie de Saint Phalle, 1991

© Éditions Denoël pour la présente édition, 2005

*à la mémoire d'Arnold Kohler**

L'hôtel est une boîte de Pandore, cette boîte d'où se sont échappés tous les maux et tous les biens et au fond de laquelle est restée l'espérance. Que n'a-t-on pas fait à l'hôtel? Quel écrivain n'y a-t-il écrit ou situé l'action d'un livre? C'est un endroit romanesque où le cheminement de l'imaginaire traverse des décors pour la plupart réels. Les connaître fera parfois mieux comprendre et aimer les livres qui y sont nés ou qui s'y passent. Ce peut être pour celui qui voyage une autre manière d'aborder la littérature, l'incitant à emporter certains livres dans certaines villes, voire n'être qu'un supplément d'âme pour les flâneurs d'aujourd'hui, toujours pressés. L'idée m'en est venue il y a sept ans, comme un outil pour mon propre plaisir, à la lecture d'un livre de Valery Larbaud, 200 chambres, 200 salles de bains, d'une nouvelle de Scott et Zelda Fitzgerald, Conduisez M. et Mme F. au n°... et d'un poème de Klaus Mann, Action de grâce pour la centième chambre d'hôtel. Vinrent me conforter dans cette voie L'Attente l'oubli de Maurice Blanchot, enfermé dans l'espace d'une chambre d'hôtel étroite et longue, et des années de voyage à la découverte, très partielle, de la géographie littéraire des villes et des pays traversés. Je n'ai depuis cessé de rechercher les traces de passage des innombrables écrivains voyageurs, aventuriers, errants, vagabonds ou sans domicile fixe... Byron, Chateaubriand, Gautier, Flaubert, Nerval, Rimbaud, Segalen, Loti, Larbaud, Morand, Cendrars, Hemingway, Kessel, Rilke, Jacob, Genet, Kerouac...

De Julien Benda qui ne vécut heureux que seul, dans des chambres

d'hôtel de province sans aucun objet qui puisse déranger le cours de ses pensées, à « l'enfer des voyages » dénoncé par Paul Nizan, toute l'échelle des impressions, des sentiments et des inventions d'écrivains, de la plus parfaite neutralité à l'exaltation sans bornes, modifieront l'approche d'un lieu. Il arrive ainsi que l'on soit séduit par leurs visions, leur perception orientée, plus que par les sites mêmes. Le voyage est un sentiment. Du même endroit l'un oubliera tout, l'autre sera marqué à jamais. Il y a des destinations qui ne sont rien de plus qu'un dîner en ville, mais pour quelques-uns elles ressembleront à une liaison ou à de décisives fiançailles. Il y a des voyages rêvés et d'autres réels, il y en a de spirituels et de ratés, d'inventés ou décrits et pas deux identiques. Nerval et Gautier voyageaient « comme Byron », pour réaliser un rêve ; Larbaud a « promené sa tristesse » ou ses instants de bonheur à travers toutes les villes d'Europe ; Montherlant pour « réaliser la féerie » ; Musil pensait que « voyager c'est aussi faire l'essai de ses conceptions dont font partie les utopies » à une époque où on n'a plus rien à faire intérieurement ; Céline écrivait en exergue au Voyage : « Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. » ; Alexandra David-Neel, réellement partie pour quelques mois, ne revint que quatorze ans plus tard avec « l'air de sortir d'un incendie » à l'opposé du voyage autour de sa chambre de Xavier de Maistre. L'heure est aux travel writers et les récits de voyage se démultiplient à l'infini. C'est un style de vie. Et c'est un marché. Avec sérieux ou ironie on commente les illusions qui s'effondrent et l'on met en évidence la dimension romanesque du réel. Le voyage est égoïste. On s'emporte avec soi et seul le décor change. Désorienté, on n'arpente plus la terre, on se déplace tout au plus.

Partir avec des livres, c'est voyager dans l'espace et dans le temps, confronter la vision des autres à celle du terrain de sa propre vie. Le voyage n'est souvent qu'une fuite alors que la lecture est un voyage en soi. Si les déplacements sont trompeurs, les livres sont parfois leur conscience et le signe de ce qui passe, ne fait que passer. Puisque nous sommes à l'ère des voyages, l'hôtel est de fait un lieu crucial. Palace, Grand Hôtel, auberge, pension, hôtel garni, borgne, pouilleux ou bordel, on y aime, on y boit, on y attend des jours meilleurs, on y meurt.

C'est un lieu de passage, un abri transitoire, le théâtre de drames et de joies, un espace clos, anonyme, mais également pour certains une éthique de vie plus libre, sans accumulation de souvenirs. Par une porte battante ou tournante, on s'évade de la réalité. Une clé, des murs autour d'un lit, une vue sur les Tentations de l'Ailleurs louées par Gottfried Benn, ou des rideaux tirés sur des sensations nouvelles, l'hôtel est un lieu d'érotisme qui semble favoriser la création, tirer l'âme de sa léthargie. C'est aussi l'asile de l'ultime désir, le suicide — Motel Suicide, titre d'une chanson écrite par Baudrillard —, un gîte qui offre ce que l'on y apporte, comme l'auberge espagnole, la curiosité ou l'ennui, la plénitude ou l'angoisse. L'évocation d'un hôtel peut donner l'envie de lire en voyageant, de voyager avec des livres, car la puissance des lieux est souvent due à celui qui y a vécu et a su la transposer, la transmettre par l'écrit. « La force littéraire d'un immeuble est comparable, dans bien des cas, à celle d'un homme », a dit Mac Orlan de ceux qui sont tissés de rêves, de souvenirs, de désespoir et des fantasmes qui donnent naissance aux romans et à la poésie... « Or c'était notre inquiète et malade sensualité qui définissait l'atmosphère du lieu », écrit Klaus Mann, et c'est parce qu'on peut lire sur place, à l'hôtel — cette architecture du voyage —, que l'on aura été attiré par le rayonnement des lieux, par le biais de la littérature.

Ce recueil ne peut être exhaustif, on s'en doutera. Je n'ai pas lu tous les livres ni vécu partout. Il y aura toujours quelqu'un pour déplorer l'absence d'un écrivain, d'une ville, ou des présences superficiellement ou exagérément représentées, mais c'est un choix. Le mien, arrêté à ce jour, d'un tiers extrait de plus de mille hôtels archivés. Chacun pourra y ajouter ses propres découvertes, le sujet est ouvert à l'infini. Il y aura toujours d'autres livres, d'autres contrées traversées, d'autres auteurs interrogés sur tout ce qui peut arriver à l'hôtel, ce lieu commun : naissance, rencontre, nuit de noces, liaison, trahison, retrouvailles, maladie, accident, suicide, mort naturelle, fantôme, vol, démêlés avec les autorités, exil, attente, oubli dans les drogues, les plaisirs, dégoût, sagesse ou folie... Qu'un écrivain y ait dormi n'est rien en soi, les hôtels sont faits pour que l'on s'y arrête, mais, à la différence du reste de l'humanité, ils ont laissé par écrit des traces de leurs passages, allant même jusqu'à en

faire entrer dans la légende (Grand Hôtel de Cabourg, Raffles de Singapour, Danieli à Venise, Chelsea à New York, Beat Hôtel à Paris...).

L'hôtel est un prétexte à un voyage en littérature, comme si les palaces, les auberges et les pensions étaient les cathédrales, les églises et les chapelles contenant l'esprit d'écrivains et de leurs personnages comme des statues de divinités et de saints, parfois martyrs, et on lira leurs livres comme des textes religieux et des prières à la fin d'un siècle particulièrement incroyant. Ce livre est une sorte de pèlerinage en quête des reliques (de Kafka, Proust, Wilde, Rilke ou Joyce...) sur les lieux saints de l'histoire littéraire, romanesque ou poétique. Ainsi pour Brecht, habiter à l'hôtel, c'est « la conception de la vie comme un roman ». Que dire de plus ?

* Lorsque ce livre parut en 1991, je le dédiais « à la mémoire d'Arnold Kohler », mort à quatre-vingt-quatorze ans en mars cette année-là, à qui je devais une chose sans prix : l'honneur, sauf, grâce à lui que je ne connaissais pas encore en 1989, lors d'un procès littéraire très parisien aussi accablant que retentissant. Critique d'art au *Journal de Genève*, grand ami de Paul Klee et dernier témoin encore vivant de la rencontre en 1929 d'Albert Cohen et de Jane Fillion (qui avait inspiré *Belle du Seigneur* et à qui j'avais offert une sorte de droit de réponse), il avait à la simple lecture d'une coupure de presse dans sa chambre d'hôpital décidé d'intervenir dans le procès en cours qui m'était fait pour « thèse mensongère, imposture » et j'en passe, témoignant devant huissier, parce que ne pouvant plus se déplacer, de ce qu'il était le seul à pouvoir attester : l'histoire était vraie, c'était lui-même qui avait présenté l'un à l'autre deux de ses amis, devenus amants pour « toujours » la nuit même de leur rencontre. Si de nombreuses personnes savaient, l'ayant entendu raconter par l'écrivain lui-même, deux, seulement, témoignèrent par souci de vérité, Jacques Chancel et, miraculeusement apparu à temps pour me sauver, Arnold Kohler.

Quand je commençai à écrire ce livre-ci en janvier 1991, Arnold Kohler n'avait plus que quelques semaines à vivre. J'avais mélangé des dizaines de cartes postales et acheté des timbres de toutes sortes. Chaque soir, la première partie de ma journée de travail achevée, je lui écrivais une carte de là où j'étais arrivée : Aden, Addis-Abeba, Alep, Altamünde, Arosa, Atlanta, Bagdad, etc. Chaque matin il m'appelait et se remémorait l'impact que ces villes avaient eu sur lui. Je parlais littérature, il me répondait art, nous parlions de voyages dans le temps, et de politique planétaire. Je voulais lui offrir de revivre sa vie. Chaque matin j'ai senti mon cœur se serrer en entendant la sonnerie du téléphone. Chaque matin j'ai eu peur que le téléphone ne sonne plus à la même heure. Ce furent des rendez-vous de poésie pure. De « poésie concrète », avait-il précisé. Il savait qu'il ne tiendrait pas jusqu'au bout. Aussi lui ai-je dit très tôt avoir décidé de lui dédier ce voyage. Il cessa de m'appeler deux jours avant de mourir. J'allai à Genève à son enterrement. Je le pleurai. Je ne repris le cours de ce livre que plus d'un mois plus tard. Je continuai ce voyage seule. Il fut publié avec une saison de retard.

A

ADEN (Yémen)

Hôtel de l'Univers (*détruit*)

Aden n'est pas l'Éden auquel Rimbaud songeait dans *L'Impossible d'Une saison en enfer*. Aden c'est l'enfer. « Les parois du cratère empêchent l'air d'entrer, et nous rôtissons au fond de ce trou [...]. On mène ici la vie la plus atroce du monde », écrit-il aux siens. Lorsque Arthur Rimbaud est arrivé à Aden, le 17 août 1880, Steamer-Point était une large baie dominée par une copie miniature de Big Ben et bordée de maisons blanches, dont l'hôtel de l'Univers avec les onze arcades de sa véranda en façade. Par désir de solitude, de liberté et de pays lointains, il a fui dans « le réel », comme Nietzsche dans la folie. Loin du café de l'Univers à Charleville où il rencontrait Verlaine, il devient négociant, ou trafiquant, selon « Je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible. » Il s'enrichit. Onze ans plus tard, lors de l'ultime départ vers la mort qui l'attend à Marseille, il aura amassé plus de quarante mille francs or, en ne cessant d'aller et venir entre Obock, Tadjourah, Harar ou Aden, de part et d'autre de la mer Rouge. Il se plaint, mais se moque de lui-même. Il commande à sa famille des livres qui ne sont plus que des ouvrages techniques ou des dictionnaires. « Écrivez-moi à l'adresse suivante : Monsieur Arthur

Rimbaud, Hôtel de l'Univers, à Aden», son « adresse ordinaire » fera suivre. Seules d'atroces souffrances auront raison de sa volonté de ne pas rentrer. « Je resterai encore le plus possible dans cet affreux trou d'Aden », écrit-il en 1884, et, deux ans plus tard, « si les épreuves surpassent ma patience, je me ferai rembourser ce capital et je retournerai chercher un travail à Aden ou ailleurs. À Aden, je trouverai toujours quelque chose à faire. Ceux qui répètent à chaque instant que la vie est dure devraient venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie. » Aden ou ailleurs. Cet ailleurs sera souvent Zanzibar qu'il ne verra jamais mais dont il rêvait non pour la puissance évocatrice de son nom, mais pour l'opportunité des trafics enrichissants qu'elle offrait alors.

Aden, si elle n'avait été si éloignée, puis, alors que les distances ne signifient plus rien, si fermée, aurait pu devenir un lieu de pèlerinage. Kipling, Henry de Monfreid, Segalen, Nizan, Evelyn Waugh, Philippe Soupault, Albert Londres, Kessel y sont passés. L'hôtel de l'Univers, disparu, vint le temps du Crescent Hotel, du Rock Hotel, et aujourd'hui des dix étages du soviétique Aden Hotel. Soupault, il y a cinquante ans, y est allé. « J'étais prévenu. Je me souvenais des lettres qu'Arthur Rimbaud écrivait d'Aden où il fit de très fréquents séjours de 1880 à 1891, se plaignant du climat, du manque d'eau et de la chaleur [...]. Je cherchais les traces d'un fantôme. »

« J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie », première phrase choc d'*Aden, Arabie*. Paul Nizan, à son tour, découvre Aden : « Et voici ce lieu si beau qu'il fait mourir. » Il va apprendre à ne pas voyager. « Les plus clairvoyants des voyageurs se rendent compte à leur première escale de la vérité des voyages », mais lui va rester là. Six mois d'indigence et de désœuvrement à la poursuite d'une abstraction : courir l'univers. « Avais-je besoin d'aller déterrer des vérités si ordinaires dans les déserts tropicaux et chercher à Aden les secrets de Paris ? Je vis en rentrant que bien d'autres les avaient vus passer dans le cœur de la Seine. »

ADDIS-ABEBA (Éthiopie)

Hôtel de France

Hôtel Taitu (*l'ancienne Deutsche Haus*)

Les deux séjours d'Evelyn Waugh en 1930 et 1935 à Addis-Abeba, la « nouvelle fleur », ont inspiré deux romans très proches de la réalité. *Diablerie* se déroule dans le pays d'Azania lors du couronnement de l'empereur Seth, et dans *Scoop*, William Boot, correspondant du *Daily Beast*, couvre une invasion dans la république Ishmaelia qui ressemble autant à celle de l'Éthiopie par les troupes mussoliniennes (lorsqu'il y fut envoyé par le *Daily Mail*) que Seth au nouvel empereur Hailé Sélassié.

L'impériale splendeur frappant un pays où le peuple affamé lutte pour survivre et les démêlés de quelques diplomates et aventuriers, nécessaires à l'alchimie de ses romans, s'offrent dès l'arrivée à son ironie. « Les filles du Ministre sont venues de la légation à la rencontre du train. Elles me demandent quels arrangements ont été faits pour mon séjour, et je réponds qu'à ma connaissance, rien.

« Consternation. Elles disent que la ville est pleine. Il sera impossible d'y trouver une chambre. Il est possible qu'il y ait une tente quelque part à la légation ; il est concevable que l'un des hôtels accepte que je la plante dans sa cour. [...] À mi-chemin, nous passons devant l'hôtel de France. À l'entrée se tient la suprêmement occidentale figure d'Irène Ravensdale en tenue d'équitation. Nous nous arrêtons pour la saluer. Je me précipite à l'intérieur et demande au manager s'il n'y aurait pas, par hasard, une chambre libre. Pourquoi ? Oui, naturellement. J'accepte ardemment, signe le registre, et rejoint Irène. La voiture de la légation et les bagages ont disparu. » Il rentre alors dans l'hôtel, « un lieu de primitive mais cordiale hospitalité tenu par un jeune Français et sa femme », déjeune, puis va dormir. Il qualifiera de « odieux » le déjeuner qui y sera offert par le gouvernement après le couronnement.

Cinq années plus tard, lorsque Evelyn Waugh revient à Addis-

Abeba, il s'installe à la Deutsche Haus, devenue depuis l'hôtel Taitu. Situé dans la vieille ville, où l'on marche au milieu de la chaussée sous le linge étendu aux balcons à la napolitaine, l'hôtel colonial a peu changé. Quelques bordels se sont installés alentour et son toit de fer est corrodé par la causticité des ans, mais les lacis des balustrades de ses balcons et vérandas sont envahis par des bougainvillées. À l'intérieur, nostalgiquement « trente », sous de hauts plafonds, une chaise à large dossier devant un bureau parle des temps anciens où, en l'absence de téléphone, télex et fax, on écrivait des lettres. Sans doute Waugh s'y est-il assis pour écrire à un ami : « La vie est ici inconcevable — presque assez pour guérir quiconque de ce sentiment anglais qu'il y a quelque chose d'attirant et d'amusant dans le désordre. » Waugh attendra indéfiniment et vainement l'autorisation de se rendre sur le front à Dese. Aujourd'hui, s'il était là, il succomberait sans doute à la pensée que la vie imite la vie : les rebelles ont de nouveau atteint Dese.

ADROGUÉ (Argentine)

Hôtel Las Delicias (*détruit*)

Au temps de la jeunesse de Jorge Luis Borges, Adrogué était un village non encore incorporé dans l'immense banlieue du « Grand Buenos Aires ». Jusqu'à sa destruction au cœur des années cinquante, l'hôtel Les Délices, portant parfaitement son nom, est resté pour lui une sorte de pèlerinage sentimental, à la périphérie (péri-féerie ?) de la ville comme de lui-même, « l'homme décentré » à la vocation pour les contours, les faubourgs, les lieux anachroniques.

Étranger aux réalités de la vie, Borges garda à jamais le souvenir des vacances qu'il y passait avec ses parents « parmi les effusifs chèvrefeuilles et dans le fond illusoire des miroirs ». Il y retrouvait sa mère dont l'apparente jeunesse lui avait inspiré de l'orgueil, son père, silencieux, au regard noir aveugle avant lui, et Herbert Ashe,

un ingénieur des Chemins de fer du Sud avec qui ce dernier s'était « lié (le verbe est excessif) d'une de ces amitiés anglaises qui commencent par exclure la confiance et qui bientôt omettent le dialogue ». « Je me le rappelle dans le couloir de l'hôtel, un livre de mathématiques à la main, regardant parfois les couleurs irrécupérables du ciel. Un après-midi, nous parlâmes du système duodécimal de numérotation (dans lequel douze s'écrit 10). Ashe dit qu'il était précisément en train de traduire je ne sais quelles tables duodécimales en tables sexagésimales (dans lesquelles soixante s'écrit 10). Il ajouta que ce travail lui avait été commandé par un Norvégien, dans le Rio Grande do Sul. » C'était les Délices d'antan.

Lorsque Silvina Ocampo, sœur et successeur de Victoria, la fondatrice de la revue *Sur* et d'éditions qui ont fait connaître les plus grands écrivains du siècle en Argentine, venait voir Borges à Adrogué, quelle que soit l'heure, ils rendaient visite à quatre statues de terre cuite représentant les saisons dans le jardin mystérieux d'une maison inhabitée proche des Délices. Elle se souvient d'un soir, peu avant la démolition, où les statues humides leur « dirent adieu avec des mouchoirs. Les colombes s'étaient posées sur leurs mains et battaient des ailes. » Elle lui promit alors de les acheter, sinon de les voler, sans crainte des fantomatiques chiens errants qui aboyaient dès qu'ils s'en approchaient. Arrivèrent ainsi dans son jardin, après quatre heures de train, « l'Hiver décapité, l'Automne sans seins, l'Été sans bras, le Printemps sans nez et sans fleurs ». Aujourd'hui encore, lorsqu'elle les regarde, il lui semble être à Adrogué avec lui. L'Adrogué d'autrefois, enveloppé d'incroyables eucalyptus et son vétuste hôtel des Délices, lieu de prédilection du fantastique, de la métaphysique, de la légende et des amours de Borges.

AGAY (France)

Hôtel des Roches Rouges
(transformé en maison de vacances)

De la légende d'Ariane et Solal ou des amours controversées d'Albert Cohen...

« En cet hôtel d'Agay, ils ne se souciaient que d'eux et de connaître tout de l'autre et de se raconter à l'autre entre deux unions, effrayamment fréquentes. Nuits semblables, chères fatigues, trêves charmantes, et elle laissait courir ses doigts sur l'épaule nue de l'amant pour le remercier ou le charmer, et il fermait les yeux, souriait de délice. » Mais les délices vont devenir ceux de la cruauté, car Agay n'est pas le lieu de la naissance de l'amour, mais celui de la jalousie. L'hôtel des Roches Rouges, le Splendid dans la première version, le Royal dans la version achevée de *Belle du Seigneur*, est le site de la décomposition de l'amour-passion... « Cette malédiction d'être toujours ensemble et de n'avoir rien d'autre que de s'aimer. » Description des journées d'un été finissant semblables les unes aux autres. Dans la chambre « étendue, douce et magicienne, elle avait son sourire d'attente dans la diffuse rougeur sombre, silencieusement l'appelait, aimante, effrayante. Il se leva, alla dans le monde des femmes. » À la fin de la matinée, Ariane sonne la femme de chambre, lui fait « un ravissant sourire », puis part rejoindre Solal qui l'attend devant l'hôtel. Ils se dirigent alors « vers la plage toute proche, insolents et beaux dans leurs peignoirs, ignorant la bourgeoisie qui les considérait ». De retour à l'hôtel, ils se font servir le déjeuner dans leur salon, « attablés devant la porte-fenêtre ouverte sur la mer éblouissante », avant de tirer de nouveau les rideaux de la chambre.

À Genève, « tournoyante », elle avait souhaité « un départ ivre vers la mer ». « Elle était sa croyante qui avait tout quitté pour lui, indifférente aux jugements du monde, qui ne vivait que pour lui, qui n'attendait que lui. » « Dans la grande salle du Royal, ils dan-

sèrent parmi les autres couples [...] tous se connaissant et aucun n'étant ouvertement l'amant d'aucune», se dirigeant inexorablement vers le jardin des supplices.

Le 2 février 1931, Albert Cohen a épousé, en deuxièmes nocés, à Genève, Marianne Goss. Ils ont fait « un bref séjour à Agay, à l'hôtel des Roches Rouges ». Voilà pour la réalité de quelques jours passés dans cet hôtel au pied de l'Esterel et surplombant la baie d'Agay et le domaine d'Antoine de Saint-Exupéry. Quant à la fiction, Marianne devint-elle Ariane dès l'ivresse du départ pour Agay ou bien s'agissait-il encore et toujours de Jane ? Arnold Kohler est aujourd'hui le seul témoin de la jeunesse de l'écrivain. C'est lui qui amena un soir Albert Cohen chez Jane Fillion, et, lorsqu'elle le quittera aussi soudainement qu'il a su la séduire cette nuit-là, c'est encore lui qui lui présentera Marianne... Arnold Kohler est la clé du mystère.

ALEP (Syrie)

Hôtel Baron

L'hôtel Baron est une merveille de poésie. Hors du temps depuis qu'il est loin des routes et que l'Orient-Express n'atteint plus Alep, en plein cœur alors qu'il était hors de la ville et entouré d'arbres, mais intact. Grâce à Krikor Mazloumian, son propriétaire devenu directeur depuis la nationalisation de 1966, qui est l'âme d'un hôtel au futur incertain. Il en connaît l'histoire, et en entretient le charme.

Sur la terrasse de pierre qui surplombe la rue et sous l'auvent de toile qui protège du soleil, il évoque le passage d'une quarantaine d'écrivains depuis la construction de l'hôtel en 1911. Pierre Benoit retient un instant mon attention parce que le nom de la ville, comme celui de toutes ses héroïnes, commence par la lettre A. Il se souvient de Lawrence d'Arabie faisant les cent pas sur cette ter-

rasse. En 1913 et 1914, T. E. Lawrence travaillait avec l'archéologue Woolley sur le site de Karkemish non loin d'Alep. Sheikh Hamoudi, le contremaître des fouilles, lui apprenait l'arabe. Plus d'une cinquantaine de ses lettres portent l'entête du Baron. « Encore une lettre de ce bel hôtel qui doit vous devenir familier... » À force d'incessantes allées et venues, il a dû occuper toutes les chambres. À l'entrée du salon de musique, une vitrine rassemble quelques souvenirs. Sur une note, une bouteille de Mumm Cordon Rouge facturée par erreur est biffée. Lawrence ne buvait pas d'alcool. C'est ici, sur cette terrasse où l'alcool n'est pas interdit et dans les cafés au pied de la citadelle où l'on fume le narghilée, qu'il faudrait lire *Les Sept Piliers de la sagesse...* « Alep, grande ville de Syrie, n'appartenait pourtant pas plus à la Syrie qu'à l'Anatolie ou à la Mésopotamie. Toutes les races, les croyances et les langues de l'Empire ottoman s'y rencontraient et s'y mêlaient en un esprit de transaction. Ce heurt de caractéristiques, qui faisait des rues d'Alep un kaléidoscope, y induisait les hommes à un scepticisme, à une impudicité pensive qui corrigeait en eux ce que les Damascènes ont de criard. [...] Plus fanatiques, plus vicieux, ils faisaient les plus belles choses : mais tout ceci avec une absence de conviction réelle qui stérilisait leur énergie multitudinaire. »

Agatha Christie séjourna souvent à Alep en 1934 et 1935 lorsque son mari, l'archéologue Max Mallowen, travaillait aux fouilles de Razar Shagar et Tell Brak. Krikor Mazlounian se souvient d'elle, assise dans l'angle ensoleillé de la terrasse. Il lui demandait toujours ce qu'elle écrivait et n'obtenait qu'un sourire en réponse. Il insista tant qu'enfin elle lui expliqua achever un livre commencé à Istanbul : *Le Crime de l'Orient-Express...* Ainsi commence le livre : « Il était cinq heures du matin. Dans la gare d'Alep le train était prêt à partir... » L'Orient-Express ne traverse plus Alep.

ALEXANDRIE (Égypte)

Cecil Hotel (*Pullman-Cecil Hotel*)

Lawrence Durrell avait le génie des lieux. Alexandrie est une ville magique où, pour vivre, il faut savoir cohabiter avec les esprits qui la hantent et l'animent souterrainement. La cité la plus cosmopolite de la Méditerranée est une Babylone en décomposition cernée par les déserts. Elle s'étire entre les eaux troubles du lac Mareotis et celles de la mer qu'elle ne cherche plus à séduire. Décadente, déliquescence, naufragée, les ruines recouvrant une fois de plus les ruines d'un passé stratifié. L'Alexandrie d'aujourd'hui repose sur celle d'hier imprégnée par celles d'autrefois. La traverser ne permet pas de ressentir la lenteur de cette désagrégation, il faut donc la deviner et se laisser émouvoir, ou posséder, par les esprits des lieux.

En dirigeant de 1941 à 1945 le Bureau d'Information des services britanniques et observant les liaisons complexes de la société qui l'entourait, Durrell ne pouvait pas imaginer que son nom serait *ad vitam eternam* associé à celui d'Alexandrie... Les destinées qu'il y a entremêlées, enchevêtrées, les liaisons, les ruptures, les complots et les meurtres du *Quatuor* appartiennent désormais au mythe de la ville. Ses façades néo-assyriennes qui regardent vers le large n'ont sans doute pas changé, mais le Cecil Hotel n'est plus ce qu'il était. Ses miroirs ont été décrochés et Justine ne s'y reflète plus « entre les palmiers poussiéreux, vêtue d'un fourreau pailleté d'argent, portant sa magnifique fourrure rejetée dans le dos comme les paysans portent leur manteau, son long index recourbé sur la chaînette. [...] À la fin Nessim s'approche doucement pour lui prendre le bras, et ils restent ainsi tous les deux un instant, elle regardant les joueurs, lui la regardant. Puis, elle se détourne à regret, et avec un faible soupir s'avance prudemment dans le monde du bruit et de la lumière. » C'est là qu'ils se retrouvèrent, dans le lugubre « salon du Cecil Hotel pour discuter des conditions de ce mariage avec le détachement de deux courtiers d'Alexandrie élaborant la

fusion de leurs sociétés... C'était un pacte faustien qu'il lui proposait. Mais il y avait encore plus surprenant ; pour la première fois, elle sentit le désir s'éveiller en elle, dans les limbes de ce corps de rebut, ce corps acquis d'avance et qu'elle ne considérait que comme un objet avide de plaisir, un simulacre de la réalité.» Nessim, Justine, et la Palestine... De toute la ville, elle est la femme dont il a le plus « besoin ». « Il y a beaucoup de choses dont un homme peut avoir envie, mais désirer n'est pas avoir besoin. Je peux en désirer d'autres — c'est vous dont j'ai besoin ! » Comme jamais on ne lui avait proposé « une association aussi froidement exposée », Justine accepta.

C'est encore là que Darley, l'écrivain anglais, la vit pour la première fois : « dans la grande glace du Cecil, devant la porte ouverte du dancing, un soir de carnaval. Les premiers mots que nous échangeâmes furent prononcés, et c'est déjà tout un symbole, dans le miroir. » Et Darley, comme Nessim, va aimer la sensuelle Justine, la juive alexandrine du quartier Attarine, l'aventurière, l'espionne.

1933. Francis Carco, venu écrire *Palaces d'Égypte*, avait passé une dernière nuit à Alexandrie : « De ma fenêtre du Cecil, je restai longtemps à contempler la baie, la promenade, le ciel que balayait par intervalles le pinceau lumineux du phare. Le décor me rappelait de trop beaux souvenirs. La mer était houleuse et sombre. »

ALGER (Algérie)

Hôtel de l'Oasis (*disparu*)

André Gide regagne l'hôtel de l'Oasis à Alger où Oscar Wilde le rejoint quelques jours plus tard. En l'absence de « Bosy », le « mignon » de Wilde, parti travailler à Blidah à l'enlèvement (consentement des parents et signatures de papiers au commissariat) d'un jeune caoudji qu'il veut emmener à Biskra, Wilde

D'Aden à Zurich, de l'Europe à l'Asie, des Amériques à l'Afrique, ce livre est un tour du monde des hôtels de la littérature. Réel ou fictif, palace, pension, auberge ou motel, l'hôtel a toujours occupé une place privilégiée dans l'imaginaire romanesque. Pour les écrivains comme pour leurs personnages, ce lieu de passage est le théâtre de tous les drames, de toutes les passions. On peut y trouver la mort comme Tchekhov ou Lautréamont, la passion comme Apollinaire et Lou, ou Lolita, des fantômes comme Julien Green ou Yeats, des voleurs comme Maïakovski ou Zweig...

Plus qu'une simple évocation des lieux, c'est à un voyage en littérature que nous convie Nathalie H. de Saint Phalle. Une promenade sur plus de deux siècles, aux accents parfois nostalgiques ou drôles, un parcours sans fin que chacun pourra prolonger à sa guise.

Née en 1958, Nathalie H. de Saint Phalle vit et travaille à Paris et à Naples.



DENOËL

B25723.3 06.05
ISBN 2.207.25723.1
25€



Extrait de la publication

Conception de la couverture : Anette Lenz pour John Giorno
Photographies : Anette Lenz et Nathalie Heidsieck